

Le corps du déduit : neuf études sur la poésie acadienne (1980-1990) de René Plantier (Moncton, Les Éditions d'Acadie, 1996, 167 p.)

Georges Bélanger

Numéro 8, 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1004867ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1004867ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française (CRCCF)

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bélanger, G. (1998). Compte rendu de [*Le corps du déduit : neuf études sur la poésie acadienne (1980-1990)* de René Plantier (Moncton, Les Éditions d'Acadie, 1996, 167 p.)]. *Francophonies d'Amérique*, (8), 205–207.
<https://doi.org/10.7202/1004867ar>

LE CORPS DU DÉDUIT : NEUF ÉTUDES
SUR LA POÉSIE ACADIENNE (1980-1990)

de RENÉ PLANTIER
(Moncton, Les Éditions d'Acadie, 1996, 167 p.)

Georges Bélanger
Université Laurentienne (Sudbury)

Écrire le poème comme un exercice de libération ou la poésie des mots : une pratique féminine de la libération en Acadie.

Dans la foulée de la réception critique des auteurs et des œuvres de la littérature acadienne éclatée — ceux qui s'éloignent de plus en plus des réalités acadiennes et explorent leur propre imaginaire, comme le souligne Marguerite Maillat dans son *Histoire de la littérature acadienne* —, René Plantier vient de faire paraître un excellent ouvrage qui sonde, en neuf études distinctes, l'univers poétique de trois auteures acadiennes : Huguette Légaré, Dyane Léger et France Daigle. Il y présente une analyse serrée et minutieuse des traits stylistiques contenus dans neuf livres publiés entre 1980 et 1990 (recueils de poèmes ou roman poétique), qui s'articule autour d'un thème central, le « corps du déduit », et prétend démontrer comment des femmes, entre autres, se sont approprié la parole et ont ainsi marqué cette décennie d'un caractère prophétique et libérateur.

Une mise au point, nous semble-t-il, s'impose dès l'abord. On observe, en parcourant l'introduction, jusqu'à quel point René Plantier, conscient d'évoluer sans doute en terrain un peu miné, nuance les objectifs de son étude et multiplie les mises en garde. S'il faut lui savoir gré de cette attention et de cette attitude, il semble important cependant de souligner le fait que son étude prend en compte des facteurs précis : oui, *Le Corps du déduit* est entièrement consacré à des féministes dont les œuvres, publiées au cours de la décennie de 1980, ont influencé la littérature acadienne, voire participé à son état de siège ou à sa contestation — signe de vitalité et d'évolution —, et c'est là, en effet, une façon incontournable de construire ou de reconstruire un « pays ».

Mais de quelles œuvres est-il question et que rappelle ce terme de « déduit » qui sert de fil directeur en les reliant les unes aux autres ? Les neuf études, trois par auteure, réunissent respectivement trois livres de Huguette Légaré : *La Conversation entre hommes* (1973), *Brun marine* (1981) et *Le Cheval et l'Éclat* (1985) ; deux de Dyane Léger : *Graines de fées* (1980) et *Sorcière de vent !* (1983) ; et quatre, de France Daigle, dont une trilogie : *Sans jamais parler du vent*

(1983), *Film d'amour et de dépendance* (1984), *Histoire de la maison qui brûle* (1985) et *La Beauté de l'affaire* (1991). «Le corps du déduit» annonce d'abord le titre de la première étude consacrée à Huguette Légaré, «[...] il réfère donc, affirme René Plantier, à la fois aux jeux amoureux et, à travers les œuvres de Dyane Léger et de France Daigle, aux jeux de l'amour des mots et au corps de l'écriture: création, récréation et récréation, les fleurs du mal des poètes» (*Introduction*, p. 8). L'ouvrage inclut en outre, pour chacune des auteures, une étude spécifique de la représentation du corps féminin.

Il s'agit bien d'un travail savant et universitaire. Et pour rendre justice à la qualité et à la finesse de l'analyse dont témoigne *Le Corps du déduit* et permettre au lecteur d'en sentir toute la profondeur, il apparaîtra nécessaire de parcourir une partie de l'œuvre respective de ces auteures ou, du moins, d'être un peu familiarisé avec leurs activités littéraires et la diversité des entreprises de création en Acadie. Privilégiant l'œuvre comme objet exclusif de recherche et de réflexion dans le but d'en saisir le sens, René Plantier emprunte à l'analyse stylistique et à une terminologie parfois très technique, pour les interroger une à une, les scruter de façon systématique. L'auteur, dans «sa lecture aventure», explore l'imaginaire de ces trois auteures acadiennes et évalue leur pouvoir conféré par la parole: à l'aide de la métaphore comme principal moyen d'interprétation, il étale la poésie des mots, le pays des mots.

Ainsi Huguette Légaré, dans un immense désir de possession de l'ordre du monde, invente-t-elle son propre langage et place-t-elle la femme — toujours en état de douceur et marquée par des pensées douces par opposition à l'homme —, au centre de la vie et de la parole. Dans *La Conversation entre hommes* (ou «Le corps du déduit»), le corps de la femme s'identifie dans une sorte de symbiose à la terre et à la forêt, créant une alternance et une harmonie entre l'imaginaire de la mer et l'imaginaire de la terre. Grand poème d'amour, *Brun marine* (ou «Le couple») marque et célèbre la cohésion des corps, et l'unité de l'homme et de la femme. Le troisième recueil, *Le Cheval et l'Éclat* (ou «La phrase du rythme: poèmes en prose»), révèle, y apprend-on, une belle aptitude au jeu, voire une vision humoristique, une remise en cause de la création féminine et la maîtrise d'une forme. René Plantier affirme que Huguette Légaré s'inscrit dans «le courant lyrique [et] invente une parole qui fuit la facilité de la mièvrerie sentimentale, de la joliesse de la nature et qui nous engage dans la perception des puissances du corps féminin, microcosme du pays humain, territoire des saveurs et des caresses, lieu de liberté, lieu d'une écriture sans interdit».

Parmi les trois études consacrées à Dyane Léger, deux le sont à *Graines de fées*, et elles s'intitulent respectivement: «Signes de poésie: mise en pages, récurrences, syntaxe et rythme» et «La création langagière: le bonheur sur paroles». De facture et de conception graphique inhabituelles — anticonformisme ou impertinence linguistique —, elles définissent ce dernier recueil comme un renvoi à la vie, à la naissance, à une durée créatrice, qui invente un nouveau lexique, un nouveau langage. «Au terme de l'amour, précise l'auteur, Dyane Léger aime d'abord les mots, l'amour des mots. L'écriture

des passions est ici l'écriture de la passion des mots.» Loin du terroir et des thèmes traditionnels de l'Acadie, *Graines de fées* indique des ruptures sans équivoque. La troisième étude, regroupant *Sorcière de vent!* et *Graines de fées* (ou «Le corps : contre l'idéalisation dite poétique»), n'emprunte de fait que le corps féminin comme champ d'observation et non le corps du déduit. Les rapports amoureux se disloquent : flétrissure, blessure et violence faites au corps de la femme. À la rupture des langages s'ajoute la rupture du corps masculin et du corps féminin. Entre le premier recueil publié en 1980, puis en 1987 (nouvelle édition revue et corrigée par l'auteure), et le second, en 1983, l'évolution et la métamorphose des différences féminines s'imposent jusqu'à la nuance lesbienne. René Plantier conclut : «Dyane Léger construit paradoxalement sa relation au monde par des séries de ruptures et de rejets dans le corps même de l'écriture, hors de toute référence géographique, hors de toute relation avec une nature tutélaire.»

France Daigle, nous le savons, s'éloigne encore davantage de l'Acadie traditionnelle et ouvre de nouvelles voies. *Sans jamais parler du vent* (ou «L'ubiquité vitale») contient les instruments de décodage qui assurent la lecture des autres œuvres. René Plantier, à l'aide des métaphores, établit avec justesse un protocole de lecture poétique de ce texte : il est caractérisé par une constante méditation sur l'acte créatif. Roman aux frontières éclatées, il s'agit plutôt d'un poème, d'une «histoire d'amour», où l'auteure organise le monde autour du pouvoir de la parole comme seul désir et comme seul sujet de la méditation. La deuxième étude regroupe *Sans jamais parler du vent*, *Film d'amour et de dépendance* et *Histoire de la maison qui brûle* (ou «Présence-absence du corps dans la trilogie de France Daigle»), et tente de «fonder un fonctionnement du langage du corps, alors que l'ambiguïté il/elle est revendiquée par l'auteure», par l'analyse de la représentation et de la rencontre des corps, de l'amour et d'une thématique de la douceur. Si l'unité de l'œuvre s'accomplit entre le livre, l'amour et la femme, et entre le mariage de l'esprit, de l'âme et du corps, l'unité de l'androgynie se réalise aussi dans une sorte de dépassement, de transcendance. La neuvième et dernière étude de l'ouvrage s'achève sur un quatrième recueil de France Daigle, *La Beauté de l'affaire* (ou «L'humour à plusieurs fils»), que l'auteur cerne en ces termes : «Nul pays mieux balisé, par la grammaire, par l'apparent pastiche de soi, par la reprise insistante, et pourtant nul pays plus international plus habité par l'homme en général, homme ou femme.»

Pays d'enracinement dans l'œuvre de Huguette Légaré, de métamorphoses dans celle de Dyane Léger, ou de méditation et de renoncement dans celle de France Daigle, *Le Corps du déduit : neuf études sur la poésie acadienne (1980-1990)*, de René Plantier propose une analyse stylistique approfondie et une réflexion nouvelle sur la poésie acadienne écrite par des femmes au cours des vingt dernières années. Études d'envergure, elles soulignent l'importance du corps féminin — le corps du déduit —, du désir, de la métaphore et de la recherche «du même», et démarquent la diversité et la vitalité des tentatives de création en Acadie.